

Marie-Claude Lepiez, Tangerine Dream

Gabrielle Sarthou

Numéro 127, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95157ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sarthou, G. (2021). Compte rendu de [Marie-Claude Lepiez, Tangerine Dream]. *Espace*, (127), 97–98.

Marie-Claude Lepiez, *Tangerine Dream*

Gabrielle Sarthou

**CENTRE D'ARTISTE CARAVANSÉRAIL
RIMOUSKI
10 SEPTEMBRE –
17 OCTOBRE 2020**

Présentée au centre d'artiste Caravansérail, l'exposition solo de l'artiste Marie-Claude Lepiez, *Tangerine Dream*, nous fait voyager dans le passé à travers une esthétique grunge, brûlante, subversive, ludique, qui rappelle certainement la vibrance de la sorte de cannabis homonyme. Comme dans un cagibi, la juxtaposition de divers bibelots, textures et matériaux suggère diverses temporalités et participe d'une recontextualisation des objets, leur conférant un sens nouveau.

En présentant un corpus hybride d'œuvres cinétiques, sculpturales, installatives et vidéographiques, Marie-Claude Lepiez fait un clin d'œil aux années 1990, ses années d'adolescence. Le passé, lieu de germination du futur, devient alors objet de fabulation, mais aussi d'affirmation et de construction identitaire. La voix de Lepiez, peut-être étouffée depuis trop longtemps, s'affirme, maintenant qu'elle est adulte, à travers les fragments de phrases – poésie slang entrelaçant le français et l'anglais – écrites à la peinture aérosol et déchiffrables sur plusieurs de ses œuvres : « tu te fucking calme (sic) », « You told me to scream a bit it makes me nervous I order a pizza instead (in bed) », « DEBOUTE », ou simplement « NON ».

Nous sommes accueilli.e.s par un couple de statuette altérées, hautes d'une trentaine de centimètres, en porcelaine, de style baroque. La première représente une bourgeoise affublée d'un sac de toile de coton sur lequel il est possible de lire l'inscription *stoner*. Ce personnage a le pouce, l'index et l'auriculaire de la main droite tendus; on reconnaît le geste de corne associé populairement à la culture rock. Ce signe de complicité entre *fans* est d'autant plus animé par un mécanisme motorisé : une manivelle en rotation confère à la main une légère oscillation. Son compagnon bibelot est un violoniste



aux yeux levés vers le ciel. Il tient dans ses mains des fils électriques, comme si le violon était équipé d'une sortie de son. Les genoux pliés, les pieds dans de la vraie paille, il semble sur le point de jouer une note incendiaire : son archet est une allumette.

Au côté de cette œuvre se trouve un autre duo de statuettes de porcelaine rapiécées : deux femmes aux robes bouffantes assises sur un banc. On peut observer que celle de droite a déjà été acéphale, puis rafistolée, de manière à ne présenter qu'une longue chevelure noire en place de son visage, lequel s'agite dans un *headbang* (hochement brusque de la tête) infini. L'accent est mis ici sur le mécanisme. Ce dernier, agencement de morceaux de bois et d'un système de poulie précaire, semble vouloir s'écrouler à tout moment. Éloge à l'instabilité, l'aspect cinétique conduit vers une démarche expérimentale et présente un aspect fragile et spectaculaire qui permet de restituer le caractère changeant du monde.

Au fond de la salle, perché sur un monticule de morceaux de bois, un canard de caoutchouc jaune, la clope au bec, fait une référence ludique et tordue à l'enfance, au divertissement, à la désinvolture. Par la réappropriation des lieux communs de l'enfance et de leur pervertissement, une esthétique *grunge* est mise en valeur; elle exprime un refus du fait de devenir adulte, de l'acceptation des règles, de sa place dans la société et du matérialisme.

Cette manière de faire, au carrefour entre la cinétique et le bricolage, s'inscrit dans la lignée bricoleuse des années 1990, au Québec, qui s'inspirait du mouvement du nouveau réalisme étasunien des années 1960. Les idées amenées dans la célèbre exposition *Les Bricolos* (Centre CLARK, 1998)¹ s'avèrent être convoquées de nouveau : *Tangerine Dream* fait appel au « fait maison » en se positionnant contre le trop grand sérieux du milieu des arts et de sa tendance vers un art conceptuel hautain et froid. On retrouve aussi cette même façon de négocier avec les objets du quotidien, d'esthétiser l'ordinaire, d'organiser le pêle-mêle, de mettre en valeur le sans-valeur, le bidule, le défaut – ce qui détonne par rapport à la majorité du travail des artistes actuel.les.

C'est sans gêne que Lepiez affirme que la plupart des matériaux utilisés dans cette exposition ont été trouvés dans les ruelles et les poubelles toujours trop pleines de Montréal. Racommodés, réparés, animés, ces objets pourraient faire écho à des réminiscences dans l'âme des spectateurs et spectatrices.

On reconnaît, de plus, certains éléments auparavant exposés qui ont été réutilisés et complétés. Pièce maitresse de l'exposition, la cabane : une courteline de bois contreplaqué, réalisée à échelle humaine et couverte de graffitis, se présente comme un curieux espace intime entre maison, cabanon et *safe space*. Cette œuvre, qui avait été présentée en septembre 2019, à la galerie L'Écart, à Rouyn-Noranda, lors de la première exposition solo de l'artiste, lui fit office de véritable chambre : elle y a passé quelques nuits lors du montage de *Tangerine Dream*. Elle y a également réalisé une performance, lors du vernissage, créant des sons distordus sur une guitare électrique, couchée au cœur de la cabane. À la limite entre la mise en scène et le décor, c'est peut-être son emploi dans le milieu du cinéma à titre de décoratrice qui amène Lepiez à réaliser une telle œuvre, plus proche du décor que de l'objet. À l'intérieur de cet abri, on trouve une collection de retailles de bois

géométriques et colorées. Ces éléments, aux côtés d'un cierge fondu, confèrent à la cabane une ambiance de chapelle; les vitraux ne sont pas transparents, mais faits de bois, ils nous rappellent que tout a été utilisé jusqu'à la dernière miette.

Dans l'univers de *Tangerine Dream*, la subversion est un doux langage qui porte le quotidien à l'effervescence. Nous avons l'impression d'être dans un monde à la limite de l'embrasement, d'être face au moment juste avant l'étincelle, juste avant le rire. Au fond de la salle d'exposition, on retrouve une œuvre vidéographique, un GIF qui présente Lepiez sortant sa tête de derrière un drap où on peut lire : « Heille !!! Check donc ski stram à soère ». *Tangerine Dream*, c'est un cagibi plein de surprises, c'est le reflet tordu et anachronique d'un rêve d'adolescente.

1. *Les Bricolos* (26 mars au 26 avril 1998) fut commissariée par Nicolas Baier et Emmanuel Galland (qui se présentaient comme « commis ») et montrait le travail d'une vingtaine d'artistes émergents et établis.

Gabrielle Sarthou est historienne de l'art en formation, commissaire et critique d'art. Elle est co-directrice générale et artistique du Festival ETC. Ses intérêts et recherches portent sur les couleurs, les mots et leurs affects. Elle travaille actuellement comme auxiliaire de recherche sur un projet qui aborde l'historiographie et la place des femmes en architecture au 19^e siècle, sous la direction de Christina Contandriopoulos, à l'Université du Québec à Montréal.